

Hannah Arendt
La nécessité historique est une superstition

Sylvie Chaput

Number 7, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, S. (1982). Hannah Arendt : la nécessité historique est une superstition. *Nuit blanche*, (7), 36–37.

Hannah Arendt



Hannah Arendt in Germany, 1933

L'OIGNON TOTALITAIRE

Pour bien se représenter la structure du gouvernement et de l'organisation totalitaires, indiquait Hannah Arendt, il faudrait penser à un oignon «au centre duquel, dans une sorte d'espace vide, est situé le chef (...). Toutes les parties, extraordinairement multiples, du mouvement: les organisations de sympathisants, les diverses associations professionnelles, les membres du parti, la bureaucratie du parti, les formations d'élite et les polices, sont reliées de telle manière que chacune constitue la façade dans une direction, et le centre dans l'autre, autrement dit joue le rôle du monde extérieur normal pour une strate, et le rôle de l'extrémisme radical pour l'autre. Le grand avantage de ce système est que le mouvement fournit à chacune de ses couches, même dans le cadre d'un régime totalitaire, la fiction d'un monde normal en même temps que la conscience d'être différente de ce monde, et plus radicale que lui. (...) La structure en oignon permet au système d'être, par son organisation, à l'épreuve du choc dont le menace la factualité du monde réel.» (1)

Plus encore, si l'on tient compte de l'ensemble des démonstrations d'H. Arendt, il faudrait penser à un oignon dont la seule fin serait de grossir jusqu'à englober le monde entier et toute l'Histoire, quitte à sacrifier la plus grande part de son contenu. C'est peu dire en effet que les régimes totalitaires proclament un certain nombre de «vérités» et ne tolèrent pas l'opposition. Leur projet consiste plutôt à reconstruire la réalité à partir d'une seule idéologie, à éliminer tout ce qui pourrait conduire à la mettre en doute, et à tuer la faculté de penser: «Le but de l'éducation totalitaire n'a jamais été d'inculquer des convictions mais de détruire la faculté d'en former aucune. L'introduction de critères purement objectifs dans le système sélectif des troupes S.S. fut la grande invention de Himmler en matière d'organisation; il sélectionnait les candidats d'après des photographies en se basant sur des critères purement raciaux. C'est la nature elle-même qui décidait, non seulement qui devait être éliminé, mais aussi qui devait subir l'entraînement pour devenir bourreau.» (2)

CONTRE LA RÉVOLUTION PERMANENTE

Quelques années avant qu'il ne recommence à exercer un attrait sur ceux et celles qui souhaitaient changer, par un effort d'imagination, une société trop conformiste et trop attachée à la règle du profit, H. Arendt expliquait que personne n'avait appliqué le concept de révolution permanente avec autant de sérieux qu'Hiliter et Staline. Les régimes totalitaires, calculant l'avenir en termes de millénaires et l'espace à conquérir en termes de planète, ne sauraient se satisfaire d'une révolution classique, marquée dans le temps. Leur dureté, leur attachement à une idée fixe et réductrice, nous font croire qu'ils sont figés. Pourtant, insiste H. Arendt, ils sont nécessairement des *mouvements*, dont la mission consiste à donner des coups de pouce répétés au «mouvement de la Nature» ou au «mouvement de l'Histoire», pour purifier le monde de ses «contradictions».

Or, pour elle, une révolution n'avait de valeur que dans la mesure où elle jetait les bases d'un ordre plus juste et plus égalitaire, qu'il fallait ensuite consolider et améliorer. C'est pourquoi elle ne pouvait souscrire à l'idée d'une révolution permanente qui, dans les faits, avait donné ceci. Une multitude d'individus avaient été privés d'un espace politique où faire entendre leur voix. Ils s'étaient trouvés face à un appareil où les responsabilités changeaient constamment de main et où cha-

la nécessité historique est une superstition

que groupe n'était que la façade d'un autre groupe plus secret. La vie privée avait été annihilée par l'instauration de la méfiance et de la terreur. Une explication unique avait été trouvée, imposée à tous les événements, et personne ne pouvait plus rien y changer. La règle du profit elle-même ne tenait plus (quelle est, en effet, la rentabilité du génocide ou des purges?). Quant à la haine, avec ce qu'elle comporte malgré tout d'humain, elle avait aussi été engloutie dans l'abondance des destructions.

UN SEUL RÉSIDU: LA LOGIQUE

En de pareilles circonstances, constatait-elle, chacun se trouve dans une désolation et une irréalité telles que la seule chose qu'il peut faire, c'est mener une idée — comme la supériorité d'une race ou la dictature d'une classe — jusqu'au bout de sa logique. De fonctionner strictement à l'intérieur d'une idéologie (qui est, « littéralement, la logique d'une idée »): « La seule faculté de l'esprit humain qui n'ait besoin ni du moi, ni du monde pour fonctionner sûrement, et qui soit aussi indépendante de la pensée que de l'expérience, est l'aptitude au raisonnement logique dont la prémisse est l'évident par soi. Les règles élémentaires de l'évidence incontestable, le truisme que deux et deux font quatre, ne peuvent devenir fausses même dans l'état de désolation absolue. C'est la seule « vérité » à laquelle les êtres humains peuvent se raccrocher avec certitude, une fois qu'ils ont perdu la mutuelle garantie, le sens commun dont les hommes ont besoin pour éprouver, pour vivre et pour connaître leur chemin dans le monde commun. Mais cette « vérité » est vide, ou plutôt elle n'est aucunement la vérité car elle ne révèle rien. » (3) Par peur de se contredire soi-même, on ne peut pas « poser A sans poser B et C et ainsi de suite, jusqu'à la fin de l'alphabet du meurtre. » (4)

LA VIE DE L'ESPRIT

La première oeuvre d'Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism* (1951), dont seules la première et la troisième parties ont été traduites en français) faisait l'historique et l'analyse de l'antisémitisme, de l'impérialisme et du totalitarisme au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e. À cette première étude d'envergure, qui portait bien sûr sur des groupes nombreux, parfois des populations entières, et sur des phénomènes de masse, elle devait ajouter un complément presque aussi vaste une vingtaine d'années plus tard, après avoir publié plusieurs autres livres, comme *Eichmann à Jérusalem, Essai sur la révolution, Mensonge et violence, La crise de la culture*.

En effet, *La vie de l'esprit*, ouvrage auquel elle consacra les dernières années de sa vie et qu'elle ne put achever, devait comprendre trois tomes, *La pensée, La volonté, Le jugement*. Ayant commencé son oeuvre en examinant les conditions qui ont rendu le totalitarisme possible, elle l'a terminée en réfléchissant au recours fondamental que

chacun a pour ne pas s'y soumettre. Dans la première partie de cette enquête passionnante sur les diverses manières de concevoir l'activité de penser depuis l'âge classique de la philosophie grecque, elle écrivait ceci: « La pensée, au sens cognitif et non spécialisé, conçue comme un besoin naturel de la vie, (...) n'est pas la prérogative d'une minorité, mais une faculté constamment présente en chacun de nous; de plus, l'incapacité de penser n'est pas le défaut des légions de gens qui manquent d'intelligence, mais une possibilité qui, sans arrêt, guette tout un chacun — y compris les hommes de laboratoire, les érudits, et autres spécialistes de l'équipée mentale. Tout le monde peut être amené à fuir ce rapport à soi-même dont Socrate a, le premier, découvert qu'il était réalisable et important. (...) Une vie dépourvue de pensée n'a rien d'impossible; elle ne réussit pas à développer sa propre essence, c'est tout — elle n'est pas seulement dépourvue de toute signification; elle n'est pas tout à fait vivante. » (5) ●

Sylvie Chaput

1) *La crise de la culture*, pp. 131-132.

2) *Le système totalitaire*, p. 215.

3) *Ibid.*, p. 229.

4) *Ibid.*, p. 222.

5) *La vie de l'esprit*, t. 1. *La pensée*, pp. 216-217.

Née en 1906 à Hanovre, docteur en philosophie de l'Université de Heidelberg, Hannah Arendt fuit l'Allemagne nazie en 1933. Elle vit quelques années en France, puis s'installe aux États-Unis (1949), où elle enseignera la science politique dans plusieurs universités jusqu'à sa mort, en 1975. Elle est connue surtout pour ses travaux sur l'antisémitisme, l'impérialisme, le totalitarisme et la révolution.

Bibliographie:

Sur l'antisémitisme, Calmann-Lévy, coll. Diaspora, Paris, 1973, 296 p.; **Le système totalitaire**, Seuil, coll. Points, Po53, Paris, 1972, 313 p. (Ces deux livres sont la version française de la 1^{ère} et de la 3^e parties de *The Origins of Totalitarianism*.)

Condition de l'homme moderne, Calmann-Lévy, coll. Liberté de l'esprit, Paris, 1961 (épuisé).

La crise de la culture, Gallimard, coll. Idées, n° 263, Paris, 1972, 380 p. (Ce recueil d'articles constitue sans doute la meilleure introduction à son oeuvre.)

Essai sur la révolution, Gallimard, coll. Les essais, Paris, 1967 (épuisé).

Eichmann à Jérusalem, Gallimard, coll. Témoins, Paris, 1966, 344 p.

Vies politiques, Gallimard, coll. Les essais, Paris, 1974 (épuisé).

Du mensonge à la violence, Calmann-Lévy, coll. Liberté de l'esprit, 1972, 272 p.

La vie de l'esprit, t. 1. **La pensée**, PUF, coll. Philosophie d'aujourd'hui, Paris, 1981, 244 p.

Une biographie a paru cette année, en anglais cependant: Elizabeth Young-Bruhl, **Hannah Arendt: For Love of the World**, Yale University, 563 p.